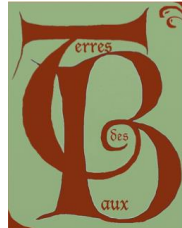


**Regards croisés
Métamorphoses d'un village et de son terroir,
Maussane-les-Alpilles**

Catalogue - guide de l'exposition

02 juillet au 10 juillet 2022



**Recherches de l'association
Terres des Baux, d'hier à aujourd'hui**

Reproduction, utilisation du catalogue interdites - Merci de respecter le travail associatif

Avec le soutien de

La Fondation du Crédit Agricole

La Mairie de Maussane-les-Alpilles



terresdesbaux@laposte.net
contact.mairie@maussanelesalpilles.fr
contact@fondation-ca-solidaritedeveloppement.org

Regards croisés
Métamorphoses d'un village et de son terroir,
Maussane-les-Alpilles

Catalogue de l'exposition

*« Nous autres, civilisations,
nous savons que nous sommes mortelles »*

Paul Valéry

Commune de 2300 habitants, Maussane-les-Alpilles s'étend sur près de 32 km². Pour significatives qu'elles soient, ces données chiffrées sont une approche impersonnelle qui ne saurait rendre compte de notre communauté villageoise et des changements qui y sont intervenus au fil de quelques générations.

A ces données statistiques, l'Association Terres des Baux entend donc, par son exposition « Regards croisés », juxtaposer une autre vision, celle riche et dynamique qu'apporte l'épaisseur du temps.

Il s'agit d'abord de s'appuyer sur des documents iconographiques anciens (cartes postales, archives familiales) pour offrir le décryptage d'une histoire plus ou moins lointaine à laquelle se rattachent parfois encore nos souvenirs : travail de mémoire qui replace les gens dans le passé.

Puis, en laissant se dévider l'histoire locale, souligner les mutations, expliquer les évolutions qui aboutissent au village actuel tel que le vit et le partage l'ensemble renouvelé de la communauté maussanaise.

Les clichés contemporains auxquels nos photographes ont travaillé en témoignent puisque, reprenant le même point de vue que leurs pendants anciens, ils montrent notamment les transformations intervenues dans le bâti et les activités, autant de symboles de la marche du temps.

On mesure alors le basculement quasiment civilisationnel qui, par de nouveaux apports de population, a vu la communauté villageoise initiale se muer en une société différente dans ses composantes sociales et culturelles et qui constitue le Maussane d'aujourd'hui.

Ainsi s'affirme notre projet de donner à tous les clefs pour savoir, pour comprendre Maussane et son terroir dans la singularité de son histoire d'hier à aujourd'hui : d'une bourgade paysanne à un village touristique.

Adossé aux derniers contreforts sud des Alpilles, Maussane est un des quatre villages de la Terre des Baux né du démembrement de la seigneurie tutélaire opéré le 8 brumaire an IV (30 décembre 1795).

Certes, Maussane préexistait à cet « acte de naissance » ! Quelques vestiges, modestes, parsèment son territoire. Oppidum du Castellat, reliquat d'aqueduc ou encore soubassements peints d'une construction à proximité de la Voie Aurélienne... permettent d'évoquer successivement une présence celto-ligure, puis romaine. Rien d'exceptionnel au plan patrimonial, même si quelques mas ou constructions plus « nobles » viennent relever le tableau aux XV^e et XVI^e siècles.

Pour notre exposition tout (ou presque) démarre donc à la période moderne avec deux dates clés :

1754 Maussane devient paroisse

1795 Maussane devient commune.

Le cadre chronologique ainsi posé, le projet Regards Croisés est celui d'une découverte du village, d'hier à aujourd'hui.

Pour ce faire, après une présentation d'ensemble, le visiteur est invité à nous emboîter le pas dans une traversée d'ouest en est qui suit l'avenue de la Vallée des Baux à partir de laquelle se distribuent visites et échappées. Par commodité le parcours est découpé en séquences. Quartiers, monuments sont successivement présentés avec, pour les illustrer, le recours à des cartes postales qui, pour les plus anciennes, sont la charnière des XIX^e et XX^e siècles.

Ces représentations du passé seront souvent mises en parallèle avec des vues récentes qui diront, par simple comparaison, les changements de dimension, de vocation, d'urbanisme intervenus dans l'espace restreint d'un village, le nôtre, où l'antique civilisation rurale a cédé le pas à un autre mode d'être, de vivre et de penser.

Etymologie

Maussane ne dérive pas du provençal *mau san* (mal sain) ; on avait pensé longtemps que la présence des marais, générateurs de malaria, avait donné son nom à ce village périodiquement infesté par les fièvres (*li lebré*).

La première mention du bourg sous le nom de Villa *Mamuciana* date des environs de 1060. Par la suite, on retrouve d'autres formes voisines comme *Malmussana*, *Malmisana*...

Histoire

Entre Alpilles et Crau : Maussane village de piémont

L'ensemble des vues d'époque montre un village et un terroir paysans à l'apogée de leur épanouissement. On peut dire, sans forcer outrageusement le trait, que ces années 1900-1960 constituent le point ultime d'une évolution pluriséculaire.

Certes, les Maussanaises et Maussanais de ces années-là sont fort différents de leurs ancêtres de la fin du Moyen-Age. Mais si la vie avait changé, la logique paysanne qui cimentait cette communauté n'avait guère varié. Le village vivait de l'agriculture, de l'humble « domestique » des mas au riche « propriétaire » vivant de ses rentes. Entre ces deux pôles, une foule de cultivateurs parcellaires, de bergers « herbassiers », de *pelot* (gros fermiers ou propriétaires-exploitants aisés) s'activaient sur leurs exploitations. Les plus précaires se louaient lors des grands travaux agricoles ou dans les moulins à huile.

Le négoce reposait sur la spéculation à partir des produits de la terre - blé, laine, olives, foin, amandes - et faisait vivre courtiers besogneux et marchands. Le commerce et l'artisanat étaient au service de cette population : charrons, forgerons, bourelliers mais aussi commerce et artisanat de bouche. Même le notaire se nourrissait indirectement des produits de la terre car sa clientèle était essentiellement paysanne ou rentière du sol.

Ce monde-là, force est de constater qu'il a à peu près totalement disparu de nos jours. L'amorce de cette évolution se situe dans les années 1960 et les raisons qui l'expliquent sont multiples. Il n'est pas dans notre propos de les expliciter mais de constater une rupture civilisationnelle. Le village, dans ces années-là bascule insidieusement puis selon un rythme accéléré vers ce que nous connaissons aujourd'hui.

Les cartes postales qui illustrent ce « monde d'avant » ne doivent pas nourrir la nostalgie d'un « bon vieux temps » qui ne fut pas tendre avec les plus démunis mais nous faire mesurer le chemin parcouru. Chacun pourra en tirer les conclusions qui s'imposent à lui et valider ou infirmer l'équation évolution-progrès.

Quelques jalons

Au moment où les cartes postales commencent à rendre compte du décor villageois, à nous montrer le petit monde qui l'anime, Maussane a une histoire vieille d'environ quatre siècles. C'est en effet dans la première moitié du XVI^e siècle qu'un hameau va se constituer à l'ouest du gaudre de Manville. Une chapelle est construite dans les années 1530/1540 ; un moulin à huile voit le jour en 1529 au Grand Moulin de Manville tandis qu'un moulin à blé est signalé en 1536. Sensiblement à la même époque au Petit Moulin, un autre moulin à blé ainsi qu'un moulin à parer (*un paradou*) sont construits.

Un petit groupe d'habitants peut donc faire son pain et se recueillir dans la chapelle Notre-Dame de

Pitié. Ce premier Maussane (le Vieux-Maussane d'aujourd'hui) est organisé autour du croisement de l'actuelle rue Charloun Rieu (chemin du Petit Moulin) et des rues du Vieux-Maussane et de la Reine Jeanne. Pratiquement à la même époque, le riche bourgeois Charles Laugier fait construire un grand mas (qui se nommera plus tard Monblan), cœur d'une immense exploitation qui s'étendait alors des Alpilles aux marais.

Le hameau grandit au détriment du village des Baux, chef-lieu de la Terre des Baux, dont le site perché constitue une gêne. Cette vitalité se confirme par la suite si bien que les Maussanais qui dépendaient au spirituel de la paroisse Saint-Martin de Castillon (au Paradou) revendiquent la création d'une paroisse distincte. En 1681, profitant de la visite pastorale de l'archevêque d'Arles, ils en font pour la première fois la demande et pour convaincre ce prélat, ils procèdent à un recensement. Ce premier dénombrement porte le chiffre de la population à 735 habitants dont 524 dans le hameau et 211 dans les écarts.

Les Maussanais n'obtiendront leur paroisse qu'en 1754 grâce à la générosité de Joseph de Laugier de Monblan, un riche aristocrate. La construction d'une église, alors à l'écart du groupe d'habitants, va susciter une dynamique urbaine et créer le quartier du Mas-Long. En 1765, au moment où, au niveau national, un premier recensement de population est réalisé, le hameau compte 936 habitants.

Malgré la période troublée de la Révolution et les aléas climatiques qui touchent particulièrement les oliviers, la population ne cesse de croître. On compte en effet 1495 habitants en 1820.

Entre-temps, le village a changé de statut administratif. Simple hameau de la Terre des Baux sous l'Ancien-Régime, Maussane accède au statut de chef-lieu de la commune de Maussane - les Baux pendant une décennie. Toutefois, en mai 1800, la Terre des Baux est partagée en quatre communes, quatre ans après l'arrêté du 30 décembre 1795 (8 brumaire an IV) qui les avait formellement créées.

En ces premières décennies du XIX^e siècle, le village vivait de la culture des oliviers. Onze moulins à huile fonctionnaient alors (il y en eut jusqu'à 13 à la veille de la Révolution). Mais si la culture de l'olivier prenait une place de plus en plus importante, elle ne constituait pas la seule production du village ; le blé panifiable, un peu de vigne, l'élevage des vers à soie, l'exploitation des collines et des marais à des fins agricoles et domestiques permettaient au plus grand nombre de produire les denrées de première nécessité et de disposer de surplus commercialisables, notamment pour l'huile.

Cette première moitié du XIX^e siècle constitue l'apogée de la Provence ancienne, époque des campagnes « pleines ». La population continue de croître, atteignant 1773 habitants en 1866. S'amorce ensuite un lent et durable déclin sous l'effet de « l'exode rural ». En 1911, on ne dénombrait plus que 1356 habitants.

Ce mouvement de baisse, commun aux autres villages de la Terre des Baux, les hommes de ce temps pensaient pouvoir l'endiguer grâce à la construction du Canal d'irrigation de la Vallée des Baux. Inauguré en 1913 après des décennies d'attente fébrile, il n'inversa pas la tendance à la baisse et en 1946, on ne comptait plus que 1150 habitants.

Les années suivant le dernier conflit mondial constituent une embellie, sorte de « Vingt glorieuses » au plan local. L'utilisation du Canal par le monde agricole est alors à son apogée. Les cultures de primeurs ont transformé le paysage rural et l'olivier a reculé. (Il n'y a plus que deux moulins à huile). Nous sommes alors au début des années 1960 avant le grand basculement civilisationnel, d'abord lent puis connaissant une forte accélération en ce début de siècle.

La modernité s'inscrit même dans le nom du village qui ajoute « Les Alpilles » comme pour marquer une nouvelle identité (14 février 1968). La population progresse alors de manière significative. De 1212 habitants en 1962, elle passe à 1875 Maussanais en 1975 et dépasse les 2000 âmes depuis le début de ce siècle.

Du Touret au Pont de l'Espérance

Cette première partie de déambulation englobe le Vieux-Maussane appelé sobrement "Maussane" dans les textes anciens, pour l'opposer au Mas-Long.

La production de cartes postales est loin de couvrir équitablement l'ensemble de cette partie du village. Le hameau du Touret, à la limite entre Maussane et le Paradou n'a fait l'objet d'aucun cliché. Le Vieux-

Maussane n'est guère plus illustré tandis que la route et particulièrement le pont de l'Espérance et ses abords concentrent l'essentiel de ce type de documents.

Il est vrai que le nom même de pont de l'Espérance a de quoi faire rêver. En fait, il doit son nom à sa position qui permettait aux Maussanais de voir venir de loin, côté Paradou. C'était un lieu d'attente car en provençal comme en espagnol, *espera / esperar* est un faux ami. Bien que toute attente se teinte toujours d'espoir.

Voir extrait du plan cadastral napoléonien section E dite village (1829)

Ce plan montre que la portion au sud du chemin de Tarascon à Eyguières (actuelle avenue de la Vallée des Baux, de la limite avec le Paradou au pont de l'Espérance) était alors considérée comme faisant partie du terroir. Le long du même chemin, côté nord, les maisons n'offraient un front uni qu'avant l'actuelle rue du Roi René. Au-delà, en tirant vers l'est, on ne comptait que trois maisons en bord de route. En fait, comme nous le verrons, le Vieux-Maussane obéissait à une autre logique urbanistique.

Vue 1

Actuelle avenue de la Vallée des Baux en venant du Paradou. Le tampon porte le millésime 1921.

Des Maussanaises se promènent, certaines habillées en Arlésiennes. Dans ce temps d'extrême pudeur, la promenade était, pour les jeunes filles, une manière de rencontrer des garçons mais à distance respectueuse.

Dans ce début d'agglomération, la partie droite est encore constituée de champs en terrasses (*li bancau*). Au second plan, une roue de charrette marque l'emplacement de l'atelier de charronnage de Flavien Bourrely. Il s'installe à Maussane à l'orée du XX^e siècle. Son fils cadet Jean, né dans le village en 1905, continuera l'activité de charronnage jusque dans les années 1970.

Photo 2

Nous avançons vers le centre du village ; la vue de l'avenue des Platanes date d'avant 1919.

Au premier plan à droite, l'éphémère Café des Platanes qu'Antoine Paulet anima de 1907 à 1919. L'immeuble est aujourd'hui rebâti sur un étage. Il fait le coin avec le chemin du Mas d'Isoard.

A gauche la boulangerie-épicerie Bourges dont le four et les murs furent construits en 1783. Sur le seuil de son commerce, Louis Bourges qui tint boutique de 1885 à 1920. Son gendre Antoine Paulet qui avait tenu jusqu'alors le Café des Platanes prit sa suite jusqu'à son décès en 1941. Ainsi se terminaient près de 160 ans d'activité du fournil.

Épilogue malheureux, le four fut démoli dans les années 1980 pour agrandir une salle de restaurant.

Ce tronçon de l'avenue de la Vallée des Baux a gardé ses platanes des deux côtés. Le premier arbre à gauche est toutefois un ormeau.

Photo 3

Vue du Petit Lavoir prise du sud depuis l'avenue de la Vallée des Baux avant 1920

Un groupe de lavandières devise autour de la fontaine et du bassin-lavoir.

Mise en eau en 1811 par les soins du maire de l'Empire, le docteur Denis-Honoré Quenin qui la paya de ses deniers, la fontaine du Vieux-Maussane constitua, jusqu'en 1865, le seul point d'eau du village en dehors des puits privés. L'eau, captée à une source du quartier de la Remise, était conduite par des tuyaux en poterie et gardait ainsi toute sa pureté.

Au second plan, au nord de la fontaine, une petite maison de village dégage la vue sur la belle maison des Quenin construite peu avant la Révolution. Elle abrita le cabinet médical du maire-bienfaiteur mort en 1913.

Les platanes qui bordaient ce petit cours ont été abattus. La placette occupée par la fontaine et le Petit Lavoir a pris le nom de Planet du Docteur Quenin.

Photo 4

La vieille fontaine et le mur nord du Petit Lavoir en 1938. La vue est prise du nord-ouest.

Le Petit Lavoir fut édifié vers 1926 pour satisfaire les lavandières de ce quartier. Il prend la configuration du Grand Lavoir édifié 60 ans plus tôt. Il en diffère par sa dimension plus réduite et par sa couverture

en tuiles plates.

Le mur nord du lavoir dépourvu d'ouverture protégeait les lavandières du mistral.

Il fut abattu par la suite au moment où le lavoir fut déserté, dégagant ainsi une perspective à l'ancienne fontaine.

Photo 5

On découvre ici l'avenue de la Vallée des Baux après le débouché du chemin du Petit Moulin (actuelle rue Charloun Rieu). Sur la partie gauche, les maisons ont toutes de petits "relargs" (courette, jardinet), donnant à cette partie du village une allure de faubourg.

L'urbanisme de la partie droite de la photo est relativement récent. En 1830 encore, cette portion du territoire se trouvait en campagne. Du haut du talus que formait la route les Maussanais dominaient les terres labourables et les vergers avec au loin le Mas d'Isoard.

Photo 6

Façade sud du château Querry.

L'édifice fut achevé en 1902. On voit sur le perron latéral gauche la servante de Jacques Querry, constructeur et propriétaire du château. Jacques Querry (Salon 1835-Maussane 1914) s'était installé tardivement à Maussane après avoir exploité des usines de retraitement du grignon (marc d'olives) en association avec la famille Boussois de Mouriès et son beau-frère Jules Deiss. Dans la Terre des Baux, il avait exploité les moulins à blé, à huile et à retraitement de Joyeuse-Garde, avait fait commerce d'huile et fabriqué des scourtins. Son château reproduit les belles maisons des huiliers-savonniers de Salon qui imitaient maladroitement les châteaux de la Loire. Son esthétique tourne le dos au modèle classique provençal choisi par son associé Solon Boussois pour construire, sensiblement à la même époque, sa maison de maître de Barraquet (commune du Paradou).

Photo 7

Cette photo montre l'actuelle avenue de la Vallée des Baux, à partir du pont de l'Espérance en venant du centre du village. Elle date d'avant 1908.

Le personnage de gauche au premier plan pourrait être un employé de l'administration. Il porte une sacoche à son épaule. Il se trouve au pied des marches de l'office notarial de Théophile Fréchet. A droite, la façade sud du château Querry.

De cet endroit, on voit au loin un attelage venant du Paradou.

Photo 8

Pont de l'Espérance et l'actuelle avenue de la Vallée des Baux en venant du Paradou - cliché postérieur à 1912 date à laquelle fut démolie une maison qui à gauche empiétait sur la route. La démolition permit ainsi l'accès à l'avenue des Marronniers.

Des cabanons ou maisons basses s'avançaient au débouché du chemin de la Pinède. L'ensemble disparut au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Sur la route, scène typique de charroi léger. Un homme pousse une petite charrette (*un carretoun*) chargée de madriers en équilibre.

Photo 9

Cette vue prise au débouché de la rue de la Pinède montre la maison démolie citée plus haut. L'édifice, à demi enterré, abrita longtemps un important atelier de cordonnier. En 1901, Ernest Arnaud dit Mailleu y employait sa fille et cinq ouvriers qui s'entassaient dans un mouchoir de poche.

Au-delà du gaudre De l'avenue des Marronniers à l'Hôtel de Ville

Cette partie du village fut plus tardivement urbanisée. La partie occidentale la plus ancienne est une sorte de prolongement naturel du Vieux-Maussane.

Les transformations majeures datent des années :

- 1880 avec la construction de la gare et l'arrivée du chemin de fer et de la ligne Salon-Arles
- 1900 avec l'édification des immeubles de l'enclos Benjamin Priaulet
- 1950 à début des années 60, avec l'aménagement du dernier terrain agricole en groupe scolaire et marché couvert de fruits et légumes en gros.

Photo 10

La vue présente l'actuelle avenue de la Vallée des Baux avant le pont de l'Espérance, en venant du centre du village. Elle date d'avant 1912.

Dans les années 1900, une gendarmerie fut créée à Maussane pour contenir les désordres supposés des ouvriers qui creusaient le Canal d'irrigation de la Vallée des Baux. Elle est visible au premier plan, à gauche. Son entrée dont le fronton porte l'inscription « Gendarmerie Nationale », est surmontée d'un drapeau tricolore.

Elle s'était installée dans ce qui fut, à la fin des années 1840 et au tout début de la décennie suivante, le Café Deydier. Accurse Deydier, dit « Moustache », était un des chefs du parti républicain dans le village. Ce maçon, originaire de Tarascon, avait commencé à construire un café-auberge au cœur de l'été 1846. L'établissement dut fermer ses portes après qu'une descente de police en mai 1851 eût trouvé affiches et objets "séditieux".

Au début des années 1860, l'office notarial du village s'y installa. C'est sans doute à ce moment-là que la façade nord du bâtiment fut transformée dans la configuration que nous lui connaissons aujourd'hui. En face, au coin de l'actuelle avenue de la Vallée des Baux et de la rue du Roi René se trouvaient l'ancienne mairie et l'école de garçons qui fonctionnèrent jusqu'en 1869.

Photo 11

Toujours en venant du Paradou nous arrivons à l'hôtel de ville. Le tampon postal porte la date du 23 juillet 1907.

Au premier plan une ancienne prairie dont il sera question plus loin.

Le poids public avait été installé en 1901 le long du mur occidental de la mairie. Jacques Query avait vendu à la commune une bascule qui tirait 6000 kg.

Photo 12

Cette avenue fut créée après 1887, année qui marqua l'arrivée du chemin de fer. Elle a été prise en 1907, année qui voit l'achèvement de l'enclos Benjamin Priaulet visible au second plan.

A cette époque et pour longtemps encore, les champs et les prés s'avancent jusqu'à la route (actuelle avenue de la Vallée des Baux). En effet, jusque dans les années 1960, l'avenue de la Gare était bordée, à l'ouest, par une prairie que les vieux Maussanais appelaient « le pré de Toffani », du nom d'un laitier du Vieux-Maussane qui venait y faire paître ses quelques vaches.

Soucieuses de prémunir contre l'insolation les voyageurs qui s'acheminaient vers la petite gare, les autorités municipales avaient fait planter une double rangée de platanes.

La gare

Photo 13

Inaugurée en 1887, la gare de Maussane se trouvait sur la ligne Arles-Salon. Outre la station du village, il existait une simple halte dite de Saint-Roman ou du Jardin Neuf ouverte en 1901.

Les bâtiments initiaux furent édifiés selon le plan type des stations de cinquième classe. La petite gare comportait une partie dédiée aux voyageurs à laquelle était accolé un magasin à marchandises ouvrant sur un quai découvert et terminé par une rampe.

Une voie spéciale était réservée aux marchandises tandis qu'un quai de voyageurs était placé entre les deux voies.

En 1894, la gare fut agrandie afin de répondre à l'augmentation du trafic marchandises et pour pallier la

concurrence de la gare PLM de Saint-Martin-de-Crau. Un peu plus tard, un hangar en bois (emplacement actuel de la salle Jean Favier) permettra de charger et décharger les wagons à l'abri des intempéries.

Le trafic voyageurs cesse une première fois en 1933. Ce sont les cars Terlay/Cobetto qui prennent le relais. Toutefois, pendant le second conflit mondial et dans les années qui suivent la Libération, le chemin de fer retrouve un second souffle.

Une fois les restrictions levées, le transport par cars Terlay/Cobetto reprend le 1^{er} septembre 1947. Quatre ans plus tard, l'entreprise assure également le transport des marchandises provoquant ainsi le déclassement de la ligne.

Les usagers se souviennent que pendant les dernières années de son fonctionnement l'affluence était telle les samedis, jours de marché à Arles, que les enfants étaient quelquefois embarqués dans les wagons à marchandises pour laisser la place aux adultes encombrés de paquets et de volailles vivantes.

L'Hôtel de Ville

Photo 14

La décision de se doter d'un hôtel de ville et d'une école de garçons date du début des années 1850. Les plans en sont dressés par l'architecte saint-rémois Joseph Girard très actif entre Alpilles et Durance. Il ne faudra pas moins de quinze ans pour trouver un emplacement qui fasse l'unanimité. On avait pensé l'édifier sur l'emplacement du Christ en croix près de l'église. Les habitants du Vieux-Maussane protestèrent contre son éloignement. Le maire du moment, le Marquis de l'Espine, ne voulait pas restreindre l'espace public. C'est ainsi qu'en 1867, les travaux de l'hôtel de ville furent permis par l'achat du terrain actuel.

L'inauguration aura lieu le 12 septembre 1869 comme en témoigne la plaque dans le hall de l'édifice.

Photo 15

L'horloge publique de la mairie rythmait la vie des villageois. En langue provençale, la mairie c'est la *coumuno*, la maison commune, lointaine héritière de la maison des consuls (maires de l'Ancien Régime) des Baux, lorsque le village n'était qu'un hameau de la Terre des Baux.

En Provence comme dans tout le Midi, les communautés villageoises et urbaines s'étaient très vite émancipées de la tutelle seigneuriale pour former des entités qui prenaient des décisions au plan local. La République, malgré la centralisation, s'inscrira dans un courant démocratique.

La place Henri Giraud

Photo 16

La place du marché de gros de l'époque et le pont bascule vus depuis l'avenue de la Gare.

L'actuelle place Henri Giraud a été aménagée une première fois à la fin des années 1950. Les travaux durèrent cinq ans. Une machine à laver les carottes et son hangar en constituèrent la première étape. Vinrent ensuite l'édification d'un marché couvert en « L » ainsi qu'un pont bascule. Par la suite, une seconde machine à laver les carottes vint compléter l'ensemble.

Sur la photographie, on voit au premier plan, à gauche, l'espace réservé aux expéditeurs qui devaient attendre le coup de sifflet du garde-champêtre pour commencer leurs achats. Au fond, le marché couvert abrita la première machine publique à laver les carottes. Au centre de la place trônait le poids public qui tirait 40 000 kg, un peu plus de six fois ce que permettait l'ancienne installation.

Ces années 1950 et la décennie suivante marquent l'apogée de l'agriculture paysanne dans le village. Le marché qui se tenait l'été à 3 heures de l'après-midi offrait d'importantes quantités d'abricots et de carottes mais aussi des haricots et attiraient les expéditeurs de Saint-Rémy.

Cette belle histoire reste à écrire mais l'évolution de ce marché s'inscrit dans le lent mais inexorable déclin de l'agriculture paysanne. Très vite, de plus en plus d'exploitants fréquentèrent les marchés de

Saint-Rémy-de-Provence puis de Châteaurenard, les plus audacieux celui de Cavaillon. Le négoce des abricots permit son maintien tandis que des grossistes venaient s'approvisionner hors de son enceinte chez les petits jardiniers. Ces derniers trouvèrent un ultime exutoire dans le marché de Saint-Etienne-du-Grès ou encore chez les expéditeurs.

Quelques années plus tard, la place du marché de gros connut de nouvelles affectations et prit le nom d'Henri Giraud pour honorer la mémoire d'un paysan-sourcier qui avait fréquenté le marché de gros et qui légua sa fortune à la commune.

Le groupe scolaire Charles Piquet

Photo 17

La décision de construire un groupe scolaire fut prise à la fin des années 1950 afin de réunir l'école maternelle et celle des filles qui se trouvaient dans la partie occidentale de l'actuelle maison de retraite avec l'école des garçons qui était dans des pièces au nord de la mairie. Ici, l'on voit la partie école maternelle et l'aile de l'école des filles en 1961. Au premier plan la cour de ce qui était l'école des garçons.

Le bas-relief qui orne l'entrée des écoles n'était pas encore réalisé.

L'enclos Benjamin Priaulet

Cet enclos achevé en 1908 sera complété en 1926 par la construction dans l'aile orientale d'un moulin à huile (non visible sur la photo).

Benjamin Priaulet (Alzon dans le Gard 1875/ Maussane 1969) naît dans une famille de négociants en huiles. Son grand-père connut de sérieux revers de fortune et ses parents menèrent la famille à la ruine. Anticipant l'issue des affaires familiales, il fonde sa propre maison de commerce dans l'été 1899. Les affaires sont florissantes et 7 ans plus tard, il achète un terrain derrière l'hôtel de ville, achat bientôt suivi d'une autre acquisition. L'enclos Priaulet couvre 5610 m².

Photo 18

Vue du haut

A gauche s'impose la belle maison de maître. Au centre, les magasins dont une ouverture au nord permettait d'accéder à la gare toute proche.

Sur la gauche on devine la belle clôture qui longe l'avenue de la Gare.

La maison de maître, sensiblement contemporaine du château Querry, en diffère profondément tout en s'émancipant des canons de l'architecture traditionnelle provençale : absence de volets extérieurs, pignon en façade, pierre de taille, entresol. La toiture est en tuiles plates ainsi que celles des bâtiments qui la jouxtent.

Vue du bas

En 1909 l'aménagement du parc n'est pas encore réalisé. On distingue bien le quai de chargement dont la hauteur correspondait à celle des plateaux de charrettes ou de camions hippomobiles.

Du Grand Lavoir à la place

Longtemps, cette portion de Maussane ne fut urbanisée qu'aux abords de la place ainsi que sur un fin cordon. Comme le montre l'extrait du plan cadastral de 1830, il demeurait de grands vides qui se comblèrent grâce au dynamisme suscité par la construction du Grand Lavoir et de l'hôtel de ville ainsi que par l'attrait pour la route et son trafic.

Voir extrait du plan cadastral « napoléonien (1829) de la section E dite du village

Photo 19

Dans notre déambulation, depuis l'entrée du village côté Le Paradou, nous voici au niveau du Grand Lavoir.

Inauguré le 26 mars 1865 en même temps que la grande fontaine de la place Laugier de Monblanc, le Grand Lavoir avait la particularité de permettre aux lavandières de rester debout.

L'édifice est dû à l'architecte avignonnais Louis Astruc, également concepteur de la fontaine. Son toit est à quatre pentes et l'ensemble s'élève sur un terrain sans angles droits.

Au-devant du lavoir, adossé au mur, une fontaine dont on devine le bassin.

La lessive (*la bugado*) marquait un moment essentiel dans la vie des femmes d'alors. L'opération restait pénible mais était quelque peu compensée par la promesse de sociabilité qu'offrait le lavoir. Les nouvelles s'y échangeaient et les discussions allaient bon train non sans générer parfois de vives querelles pour les "bonnes places".

Au début de l'automne, le bouilleur de cru installait son alambic entre le mur de la fontaine et le lavoir. Les propriétaires de vignes avaient droit à 20 litres d'alcool à 50% et venaient faire distiller le marc de raisin, promesse de cerises à l'eau de vie, de « gouttes » réputées pour la digestion ou de pastis clandestin sans oublier l'usage médical de désinfectant. Léon et Hubert Piquet furent les derniers bouilleurs de cru, avant que ne disparaissent les vignes et les propriétaires pour lesquels le privilège de bouilleur de cru ne subsistait qu'à titre viager.

Photo 20

En face du Grand Lavoir, dans les années 1931, on aperçoit au premier plan, la Veuve Ollier, gérante du bureau de tabac. La même année était créée la Société Coopérative d'Alimentation (futur COOP) dont le gérant Caretier, en blouse, est campé sur le trottoir.

A gauche, une femme pose à côté de la fontaine.

Au fond, la silhouette d'une automobile, « caisse carrée » typique des années 1930.

Photo 21

Nous sommes à peu de chose près au même endroit mais au début des années 1960.

On découvre ici le bureau de tabac dans sa nouvelle configuration de l'époque ainsi que l'épicerie "COOP" qui drainait les habitants du Vieux-Maussane (aujourd'hui boulangerie Pellissier). Plus loin, le restaurant « Chez Pons », emplacement de ce qui était la pharmacie Pfister jusqu'à son récent déménagement à côté du Café de la Fontaine.

Au dernier plan, une 4cv Renault très populaire stationne devant le salon de coiffure pour dames. Deux bicyclettes avec porte-bagages surmontés d'une corbeille « *mussi* » n'ont plus rien à voir avec les véhicules modernes. Le Tabac avait installé un garde-fou pour appuyer ces vélos.

Photo 22

Au premier plan, à gauche, le Grand Café du Nord (actuellement 61 avenue de la Vallée des Baux) que tint de 1896 à 1930 Victorin Graugnard dit *Cartaié*. Il disposait également d'une « succursale » au Pont de l'Étroit (*lou Pont de l'Estré*) où il régalaient ses hôtes d'un fameux *catigo* de carpes et d'anguilles. Cet établissement ainsi que la maison qui le prolonge possèdent des voûtes d'arêtes telles qu'on les réalisait encore dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Au premier plan, à droite, l'atelier du bourrelier Eugène Mascle qui fournissait les harnachements pour la charrette de Saint-Éloi.

Au second plan, à droite le Café Dinard (actuel Café du Centre) avec sa marquise.

La présence d'enfants à la terrasse ou à proximité des cafés est sans doute due au photographe Louis Astier qui aimait à scénariser ses vues pour les rendre plus « vivantes ». Les Maussanais de ce temps aimaient l'ombre des platanes et des tonnelles.

En abordant la Place

Le cadastre « napoléonien » (1830) montre qu'entre l'actuel Café du Centre et l'actuelle rue Charles Piquet, la campagne s'avancait parfois jusqu'à la route.

Lorsque les photographes fixeront le décor villageois, 70 ans plus tard, un ruban continu de maisons longera la route, ne laissant que les percées des rues Dinard (actuelle rue Simon Barbier) et des Arènes (actuelle rue Charles Piquet).

Photo 23

La Grand'Rue dans les années 1920/1930 en venant de Mouriès.

Au premier plan, à gauche, le Grand Café Dinard (actuel Café du Centre) dont la belle marquise est surmontée du nom de l'établissement réalisé en lettres métalliques. Il fut créé dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il était prolongé au sud par une vaste salle de bal et de spectacles qui s'ouvrait sur l'actuelle rue Simon Barbier et portait le nom du propriétaire d'alors la Salle Mao.

La circulation automobile signalée par la présence de « caisses carrées » (conduites intérieures des années 30) menace déjà les platanes situés au sud de l'avenue. Un attelage hippomobile s'avance en direction de Mouriès.

Photo 24

Nous arrivons de l'hôtel de ville et abordons la place sur notre gauche.

La présence du kiosque à journaux permet de dater le cliché des années 1907-1920.

Au premier plan, un râtelier pour les bicyclettes. Sur la première porte-fenêtre du café, on peut lire « Salon du Café ». Il s'agissait d'un espace dévolu aux associations, aux réunions ou encore aux clients désirant une certaine intimité.

Le travail de l'artisan peintre, tant sur la boiserie que sur le lettrage est remarquable. L'ensemble est couronné par une marquise délicatement ouvragée. Après le Café Dinard, on devine l'entrée de la rue Simon Barbier, plus loin une boutique puis la marquise du Café de la Fontaine.

Photo 25

A l'entrée de l'actuelle rue Jules Deiss, à l'ouest de la place à la fin des années 1900-1910, la belle devanture du magasin de « Nouveautés » est discrètement éclairée par une ampoule électrique. Certaines devantures de cette époque étaient constituées de volets qui se rabattaient dans des emplacements ménagés de chaque côté et qu'occultaient des panneaux latéraux.

Vers 1928/29 le magasin transféré avenue de la Vallée des Baux gardera sa belle devanture. Il laissera place à la pharmacie du village.

Cinq femmes assises sont habillées en Arlésiennes. Au second plan les gérants du bureau de tabac. Une suite ininterrompue de treilles de vigne décore le rez-de-chaussée des maisons.

Photo 26

En venant de Mouriès, au premier plan, à gauche, le Café de la Fontaine tenu alors par Hilarion Barthélémy, parent du fondateur de cet établissement ouvert dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Il prit tout naturellement le nom de la nouvelle fontaine.

Un groupe de jeunes filles, au premier plan à droite, est juché sur un piédestal dépourvu de fontaine.

Au second plan à gauche la boutique d'un coiffeur, le débouché de la rue Dinard (actuelle rue Simon Barbier) puis le café Dinard tenu alors par le bien nommé Henri Dinard, fils du fondateur de l'établissement.

La Place

C'est le 27 août 1750 que Joseph de Laugier de Monblan achète deux terrains pour y construire l'église paroissiale, y implanter le cimetière et ménager un espace public.

Le jardin du curé occupait la partie sud. Son mur de clôture occidental prolongeait la façade de l'église et le mur du cimetière.

Avant que les premiers photographes ne s'intéressent à cette place, le cimetière au nord de l'église sera déplacé à l'extérieur du village et la grande croix du Christ possiblement transférée à l'endroit que nous lui connaissons aujourd'hui.

Par la suite, la Place connut de nombreux aménagements et embellissements dont témoignent les cartes postales réalisées à partir du début du XX^e siècle.

La périphérie de l'espace public ne cessa, elle aussi, de se métamorphoser.

Dans le nouveau quartier qui va prendre le nom de « Mas Long » on ne comptait que quelques maisons et mazets isolés. Bientôt, la nouvelle église va attirer habitations et commerces. La densification de l'habitat sera malgré tout lente et très progressive mais, comme le montre l'extrait du plan cadastral de la section Village en 1830, la place est déjà entourée au couchant par une rangée de maisons.

Voir extrait du plan cadastral « napoléonien » 1829 de la section E dite du village

Photo 27

La place vue depuis la rue Jules Deiss

Le kiosque à journaux fut construit en 1907 et le monument aux morts édifié en 1920 n'est pas encore construit. L'absence du mur de jardin pour le presbytère date le cliché d'après 1908.

Au premier plan, l'actuelle rue Jules Deiss et sur la route, la boutique d'un coiffeur. Au dernier plan, les immeubles ont la configuration que nous leur connaissons aujourd'hui.,

De droite à gauche un magasin ou une échoppe, le Café de la Fontaine masqué par le kiosque, la maison Allemand alors atelier Albert Bagnol (bourellier, vente de cycles, aujourd'hui nouvelle pharmacie) puis trois autres boutiques.

Au second plan derrière la fontaine, une épicerie fait l'angle de la Place et de l'avenue des Alpilles.

Photo 28

On distingue ici le jardin du curé qui occupe encore une partie de la Place comme en témoigne une touffe de lierre derrière la fontaine monumentale.

Le garde-champêtre est bien campé sur ses jambes et son bâton n'est pas un attribut purement symbolique car il arpente la campagne en tous sens pour traquer les délits ruraux. La personne au premier plan est habillée en noir comme la plupart des femmes de cette époque dans leurs activités quotidiennes. Elle pousse une brouette (*la barioto*), une grande corbeille d'osier placée en travers.

Photo 29

La Place un dimanche ou jour de fête après 1908. Nous sommes à la belle saison et les Maussanais se pressent sous les frondaisons pour profiter de l'eau et de l'ombre (*L'aigo et l'oumbro*).

Un groupe de jeunes filles se distingue au fond à gauche en tenues d'été et chapeautées. Les hommes boivent l'apéritif entre eux, à l'exclusion de toute présence féminine.

Au fond, la menuiserie Dumas (actuel hôtel-restaurant l'*Oustaloun*) et une épicerie (actuelle *Piazza del Gusto*).

L'église

Achevée en 1754 elle fut l'œuvre de l'architecte Joseph-Abel Mottard, un Avignonnais fortement influencé par Jean-Baptiste Franque.

L'édifice se signale par une grande sobriété avec son campanile où la petite cloche semble suspendue dans les airs.

Ce clocher sans flèche a beaucoup fait parler les Maussanais peu rompus aux subtilités architecturales du siècle des Lumières. Les plus bienveillants y ont vu une invite pour eux à parachever l'église. D'autres, moins bien disposés envers le maître d'œuvre, ont insinué que cette absence de flèche était due à la ruine de Joseph de Laugier de Monblan.

Nous savons aujourd'hui qu'aucune des deux hypothèses ne reflète la réalité, le clocher à campanile étant un parti-pris architectural parfaitement assumé. Joseph de Laugier mourra 21 ans après la consécration de l'église, dans son château de Monblan, jouissant d'une situation matérielle des plus enviable.

Photo 30

La vue est prise du nord-ouest

Au premier plan, on voit les magasins construits en 1866 pour ranger les objets du culte,

Toute la partie nord de la place de l'église, primitivement bornée à l'ouest par un mur de clôture était occupée par le cimetière de 1754 à la fin des années 1850 date à laquelle il fut déplacé hors du village à l'endroit que nous connaissons aujourd'hui.

Le Christ en croix sur son socle est postérieur à 1830 et antérieur aux plus anciennes cartes postales (1903).

Au premier plan à gauche, une aire ou « relarg » sur laquelle sont entreposés des végétaux, sans doute pour allumer le feu ou encore pour nourrir les bestiaux.

Photo 31

Nous sommes derrière l'église. On découvre ici les deux préaux et le grand bâtiment de fond de cour. Le préau de droite a été remplacé par un imposant bâtiment d'une esthétique particulière. L'ensemble est aujourd'hui intégré à la Maison de Retraite de la Vallée des Baux.

Cet immeuble fut construit à la fin des années 1860 pour accueillir la classe enfantine et l'école élémentaire de filles. L'espace fut libéré à la construction du groupe scolaire Charles Piquet.

Photo 32

L'unique entrée de l'Hôtel Dieu jusqu'en 1959/60.

Au fond, on devine le très néo-classique fronton triangulaire qui couronne l'entrée du bâtiment.

Vers 1790, l'hospice des Baux fut transféré à Maussane où il ne cessa d'être remanié au cours du XIX^e siècle. Il servit de classe enfantine et d'école élémentaire de filles jusqu'à la construction de l'immeuble voisin. Il remplit son rôle d'hôpital pour les plus démunis avant de devenir, à la fin de la dernière guerre, une maison de retraite.

Photo 33

Le cliché est pris depuis l'actuelle rue Jules Deiss. On aperçoit au premier plan, un beau réverbère sur pied de fonte et au second plan, le jardin du curé derrière ses hauts murs, annexé à l'espace public en 1908.

Photo 34

Cette vue de l'intérieur de l'église montre la grande sobriété du décor avec seulement quelques clés de voûte ornées. C'est dans le détail qu'apparaissent de subtils raffinements. La chaire, par exemple, jaillit du pilier avec lequel elle fait corps. La Sainte-Table (aujourd'hui déposée) est un chef d'œuvre de serrurerie dû à un maître artisan saint-rémois. Elle est aujourd'hui classée au titre des Antiquités et Objets d'Art.

De la décoration qui date du XIX^e siècle, il faut particulièrement retenir les belles boiseries qui ceignent le chœur ainsi que quelques tableaux qui ont fait l'objet eux aussi, d'un inventaire au titre des « Antiquités et Objets d'Art ».

Photo 35

Sur cette vue, le monument aux morts est tout récent. Il porte encore la couronne de laurier posée sur la tête de la Victoire. Le nom des soldats morts pour la France n'est pas encore gravé. Ce monument tranche

par son esthétique avec la plupart des édifices érigés pour commémorer le souvenir de la Grande Guerre. Il fut conçu par un sculpteur anglais installé aux Baux, Vernon Blake, qui s'inspira du Mausolée des Jules à Saint-Rémy-de-Provence.

Photo 36

Surmonté d'un lierre envahissant, le jardin du curé, quoique amputé lors de la construction de la Grande Fontaine, est ici encore bien visible. Il s'agit de sa configuration de 1865, lorsqu'il fut reculé et qu'une nouvelle entrée fut aménagée pour la cour du presbytère.

Le personnage au premier plan est sans doute le garde-champêtre ou le facteur des Postes.

Photo 37

Ce cliché pris du nord-ouest pourrait bien avoir été réalisé au printemps 1906. Un groupe d'ouvriers pose autour du bassin de la fontaine. Il ne reste que deux statues : celle au premier plan représente l'hiver sous la forme d'une femme lourdement drapée dont le bras droit semble demander l'aumône ; celle au second plan représente l'été.

En fond, une petite enseigne pour Élie Armand, horloger à Mouriès, et une enseigne « Confection nouveautés ».

La fontaine monumentale avait été construite quarante ans auparavant, à partir des dessins de l'architecte avignonnais Louis Astruc. A l'origine, les cygnes se trouvaient en lieu et place des statues.

Inaugurée en même temps que le Grand Lavoir le 26 mars 1865, la fontaine dite des « Quatre saisons » surprend quelque peu par ses dimensions.

Plus tard, avec l'eau courante dans chaque maison, la fontaine perdit son aspect de pourvoyeuse d'eau domestique pour n'être plus qu'un élément de décor urbain.

Photo 38

Trois des statues de la fontaine, que nous connaissons aujourd'hui, sont visibles : à gauche l'hiver ; face à l'objectif, l'été, symbolisé par une femme un sein dénudé, portant une gerbe de blé, une cruche posée sur son épaule droite ; à gauche une statue, également sein nu, lève bizarrement le bras, elle tient un bouquet de fleurs et figure le printemps.

La partie supérieure de la fontaine emmagasinait l'eau pour former quatre jets puissants.

Cette vasque n'est plus activée aujourd'hui car elle fragilise l'édifice.

La belle grille entourant la fontaine ménage un large espace et l'on pouvait accéder aux cygnes par des échancrures. Réalisée en fer forgé, elle est sans doute l'œuvre d'un forgeron ou maréchal-ferrant du village. Elle fut par la suite rapprochée du bassin pour agrandir l'espace public et finalement déplacée il y a peu, le long de l'avenue des Marronniers, pour ménager un garde-fou le long du gaudre de Manville.

Photo 39

Au fond, à gauche, de vieilles maisons déjà présentes en 1830, lors de l'établissement du cadastre, seront plus tard remaniées selon le modèle de la haute maison au centre (uniformisation de la ligne de faîtage).

De la place au pont de Monblan

Longtemps, l'oratoire de Saint-Roch marqua la fin du village. Au-delà des actuelles avenues Frédéric Mistral et Jean-Baptiste Blanc, commençait la campagne. Le hameau de l'Escampadou au sud, celui de Saint-Marc au nord, étaient alors totalement isolés.

Voir extrait du plan cadastral « napoléonien » (1829 de la section E dite du village).

Photo 40

L'avenue de la Vallée des Baux au niveau de l'actuel n° 69 (à droite) en venant de Mouriès.

Nous sommes en 1908. Au second plan à gauche le café hôtel Colombet. Sur la route, deux femmes

habillées en Arlésiennes se promènent tranquillement. Leur taille fine trahit la présence d'un corset particulièrement contraignant.

Photo 41

Sur la gauche, les maisons au premier plan furent édifiées pour Pierre Nicolas et sa famille. Cet homme s'installa dans ce quartier au début du XIX^e siècle et y établit une forge qui était située au fond de la cour de l'actuel n°69. Son gendre, maçon, construisit la maison au premier plan à gauche en 1844 (actuel n° 73). Lui-même fit bâtir les maisons en renforcement, parmi lesquelles une boulangerie avec four maçonné dont le premier exploitant fut son propre gendre Célestin-Thésée Blanc. Ainsi, depuis 1836 environ, une boulangerie en fond de cour n'a cessé de fonctionner, faisant de cet établissement-là plus ancienne des boulangeries actuelles du village.

Photo 42

Nous sommes dans l'avenue de la Vallée des Baux, après l'oratoire-fontaine de Saint-Roch, en venant de Mouriès.

A gauche, le premier bureau de Postes et Télégraphes du village. La distribution des lettres à Maussane commença en avril 1861. La recette (agence postale) fut établie en décembre 1865. Elle couvrait alors, outre Maussane, les communes des Baux, du Paradou et de Mouriès. Après février 1869 Mouriès eut un bureau.

Plus tard dans les années 1920, le bureau de Postes de Maussane déménagea près du Café de la Fontaine et y resta jusqu'en 2019.

Photo 43

Cette photo montre l'avenue de la Vallée des Baux, en venant de Mouriès, au carrefour de la route de Saint-Martin-de-Crau (actuelle avenue Frédéric Mistral) à gauche et le chemin du cimetière (actuelle avenue Jean-Baptiste Blanc) à droite.

La publicité pour le BYRRH, « vin généreux au quinquina », témoigne de l'engouement des populations d'alors pour les apéritifs à base de vin. Leur publicité était totalement libre.

Photo 44

Nous voici au niveau de l'oratoire Saint-Roch.

L'avenue Jean-Baptiste Blanc à droite paraît d'autant plus large qu'elle n'est pas encore arborée.

L'oratoire de Saint-Roch occupe la place d'un édicule de même type signalé par le cadastre de 1830. On ignore à quelle date il prit la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Tout au plus, peut-on dire qu'il fut un oratoire-fontaine en 1865, en même temps que furent inaugurés le Grand Lavoir et la Fontaine Monumentale de la Place.

Longtemps ce carrefour marqua le début de l'agglomération maussanaise en venant de Mouriès.

Photo 45

La belle devanture surmontée d'une marquise pourrait bien être celle d'une boucherie. On voit encore la double rangée de platanes dont il ne reste aujourd'hui que celle au nord de la route.

Cette partie du village fut construite après 1830. Les maisons, particulièrement celles situées à gauche, sont souvent de belle apparence et s'ouvrent sur de vastes cours.

Le quartier, à l'exception du magasin au premier plan, est alors dépourvu de commerces.

Photo 46

On découvre ici la ligne de chemin de fer venant de Salon et se dirigeant vers la gare de Maussane.

La vue représente le passage à niveau coupant l'avenue Jean-Baptiste Blanc (ou rue du cimetière). La voie de chemin de fer emprunte le tracé de l'actuelle avenue des Alpilles.

Le chemin de fer à une voie ne perturbe guère le paysage. Les champs sont omniprésents avec, au premier plan, ce qu'on appelle aujourd'hui « le pré de Barion », du nom d'un berger qui habitait à quelques dizaines de mètres, près de l'oratoire-fontaine Saint-Roch.

Photo 47

L'entrée de Maussane en arrivant de Mouriès

Au premier plan à droite, une « jardinière », petite charrette pourvue de ressorts, stationne au coin de la draille du Vessadou (endroit où se déversent les eaux) qui mène à l'Escampadou, route de Saint-Martin-de-Crau. A droite, l'amorce de la route de Saint-Rémy-de-Provence.

Monblan

Photo 48

Nous voici arrivés au bout de notre cheminement à l'entrée du domaine de Monblan.

Le corps de ferme marque la fin de la visite. A droite, la grande bergerie et le premier pavillon qui, jadis, marquait l'entrée du château.

L'origine du domaine de Monblan remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle lorsqu'un riche bourgeois, Charles Laugier, fit construire une métairie qui jusqu'aux années 1640 fut connue sous le nom de « Grand Mas de Monsieur Laugier ». Le bâtiment subit des agrandissements et des remaniements au cours des époques ultérieures et prit le nom de Monblan au début du Grand Siècle.

Avec le Mas de Boutonnet, il reste une des bâtisses à usage agricole des plus conséquentes sur le terroir villageois.

Photo 49

Nous sommes devant le château. La carte postale est datée du 5 septembre 1907.

Le portail monumental ouvrant sur la cour est dépourvu des piliers en pierre. La grille sera plus tard déplacée de façon à ce que la cour englobe les platanes. Le fronton est finement orné d'une décoration en fer forgé. Une fontaine au bassin arrondi avec, en son centre une pierre ouvragée, orne la cour.

A gauche, on entr'aperçoit la chapelle surmontée de son clocheton. Le château de Monblan connut un certain nombre de remaniements au cours des siècles. Tout au plus peut-on dire que l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui était celui de la fin du XVIII^e siècle. Le joli fronton triangulaire, très classique, constitue le seul ornement d'une façade extrêmement sobre.

Tel qu'il nous est parvenu, ce château fait cohabiter des remaniements de plusieurs époques. Son rez-de-chaussée est ancien (XVII^e siècle ?) tandis que les étages sont plus récents. L'ensemble évoque une certaine « douceur de vivre » de l'aristocratie du siècle des Lumières. Il fut la demeure des Laugier de Monblan jusqu'à la mort de Joseph en 1775.

La famille Laugier est originaire d'Arles et de la Terre des Baux. Le fondateur de cette branche est le bourgeois Charles Laugier (mort en 1600), un protestant qui occupa aux Baux, dans la seconde partie du XVI^e siècle, une importante charge administrative. Ses descendants se haussèrent au niveau de la noblesse par l'acquisition de charges anoblissantes. En 1647, le cadastre de la Terre des Baux énumère les biens du noble Charles de Laugier (deuxième du nom) sieur de Monblan. Désormais, le Mas de Laugier porte le nom de Monblan, nom du lieu donné à cette occasion.

Le domaine de Monblan ne fut jamais une seigneurie et si les Laugier furent longtemps les plus gros propriétaires en Terre des Baux, leur anoblissement récent ne pouvait les hisser au niveau d'estime des de Manville ou des Damians de Vinsargues, leurs successeurs.

Impossible de quitter Maussane sans passer par :

Le Canal d'irrigation de la Vallée des Baux

Aux abords du village, deux ouvrages d'art permettaient au Canal d'irrigation de la Vallée des Baux de franchir les dépressions de Manville et d'Entreconque.

Le Canal d'irrigation de la Vallée des Baux fut achevé quelques mois avant le déclenchement du premier conflit mondial. Prenant sa source à Lamanon à 70 m d'altitude, il parcourt 70 km avant de se jeter dans le Marais des Baux. Il permettra, entre les deux guerres et dans les années 1940-1950, la transformation des cultures sèches en cultures de primeurs et l'irrigation des oliviers.

Photo 50

Au premier plan, des porte-eaux qui descendaient de Manville pour alimenter en premier lieu le moulin à farine dit Le Grand Moulin. Une écluse (*la resclauso*) retenait une importante quantité d'eau qui s'échappait ensuite par conduite forcée vers une turbine. La forte dénivellation entre la base du bassin et la turbine donnait la force à pareille installation. Une fois le blé moulu, l'eau suivait un canal de fuite le long de l'actuelle avenue Jean-Marie Cornille pour alimenter Le Petit Moulin à blé selon le même système. L'eau se dirigeait ensuite vers le Paradou pour rejoindre le ruisseau de l'Arcoule. Tout au long du parcours du canal de fuite (*lou vala de la resclauso*), des jardiniers pouvaient utiliser cette eau pour irriguer leurs parcelles, non sans générer quelques conflits avec les meuniers.

Ce bel ensemble de porte-eaux a été détruit lors de la construction du lotissement de Manville à moins que, transformé en bacs à fleurs, il ait pris place dans les cours de quelques maisons.

Au dernier plan, le siphon de l'aqueduc du Canal d'irrigation de la Vallée des Baux. L'ensemble des arches qui permet de franchir la dépression de Manville fut achevé en 1914.

Ainsi ce cliché nous montre vingt siècles d'adduction d'eau portée par des ouvrages point trop éloignés des constructions romaines, au moins dans leur principe, car il s'agit, dans tous les cas, d'utiliser la pente naturelle des terrains.

Photo 51

L'aqueduc de Manville du Canal d'irrigation de la Vallée des Baux, cliché pris de l'ouest.

Au premier plan, le siphon qui permet le passage de la route aux charrettes hautement chargées. Le passage de la dépression au nord du Grand Moulin pouvait se faire de deux façons : par un siphon, procédé moins coûteux et invisible qui plaisait beaucoup au propriétaire du domaine ; ou un aqueduc beaucoup plus sain et risquant de moins perturber la nappe phréatique.

Le chansonnier et poète provençal Paul Blanchet dit *Lou Sauvage* prit fait et cause contre le siphon avec d'autant plus d'ardeur qu'on pouvait en même temps pourfendre le pouvoir féodal et la puissance de l'argent. La chanson *l'aqueduc* (l'aqueduc), sur l'air *Li font dou Paradou* (les fontaines du Paradou), fut chantée à la soirée tenue au Café de la Fontaine le 9 janvier 1910.



© 2019 Pearson Education, Inc. All rights reserved.

